ÉRIC CHAUVIER

Fuites intersidérales



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2027

© Éditions Allia, Paris, 2027.

FOIE DE VEAU – Il faut saisir les occasions lorsqu'elles se présentent. Elle m'a fait cette proposition avec un enthousiasme que vingt-cinq ans de vie commune n'avaient pas éteint : "Et si nous mangions du foie de veau !" Elle en a parlé comme d'une évidence trop longtemps négligée. J'ai répondu : "Oui, pourquoi pas", mais de façon un peu absente ; je pensais à autre chose, à des femmes épouvantables de beauté, à d'aberrants traumatismes, à l'extinction de ma vie. "Avec un écrasé de pommes de terre", a-t-elle ajouté en supposant que cette précision me tirerait de mes pensées, ce qui eut pour effet de substituer à l'image de l'extinction *de ma vie* celle de l'*écrasement de ma vie*. "Un écrasé, donc", ai-je répété d'une voix blanche, validant ce qui venait d'être dit. "J'y vais de ce pas", ai-je ajouté en me dirigeant vers ma Laguna Break, ce qui offrait une belle contradiction, la proposition d'y aller "de ce pas" entrant en collision logique avec la vue de l'automobile prévue pour les déplacements de ma famille nucléaire. Cette antinomie ne m'a pas paru insurmontable. Je songeais déjà à la zone suburbaine, que

je renomme pour moi “la Zone”, avec une majuscule. “Au diable les gros diesels, ai-je fait en retrouvant mon enthousiasme, je me rendrai chez Leclerc à pied.” Je faisais référence au plus grand hypermarché de la région, situé à un kilomètre et demi de notre domicile. Elle m’a souri, non sans inquiétude : “Ne rentre pas trop tard.” Elle a prononcé cette phrase comme quelqu’un qui sait deviner les femmes épouvantables de beauté et les aberrants traumatismes. “Oui, oui”, ai-je lancé en m’enfuyant déjà. La Zone m’attire, que puis-je y faire ? J’aime m’y perdre à la moindre occasion. J’ignore toujours ce que je vais découvrir ; je découvre toujours ce que j’ignore. Sera-ce un monde parallèle ? Un château de papier ? Des fruits défendus ? Une nouvelle religion ? Un manifeste politique ? Une œuvre poétique ultime ? Dans la Zone, tout est possible. Je dois dire aussi que j’ai beau aimer ma vie avec la femme qui m’a passé commande de foie de veau, vivre continûment en plein jour est la meilleure façon de finir aveugle.

QUARTIER AVEUGLE – Je marche dans la rue des Palombes, une rue bordée de pavillons sans qualités des années 1990, plutôt petits, vaguement identiques, vérandas et planchas comprises. La lumière blanche zénithale élimine les ombres, efface les profondeurs, dissout les interstices. Les haies sont hautes, les pelouses probablement bien tondues. Un chien s'excite contre une clôture. Une tondeuse gémit dans les environs. Un arrosage automatique murmure quelque chose quelque part. Il n'est a priori rien à dire de particulier sur ce quartier, cette lisière indistincte de la Zone où résident des techniciens de Softland, l'entreprise multinationale spécialisée dans les lanceurs civils et militaires, récemment reconvertie dans le projet de voyage sur Mars – quoique de façon officieuse. Un de mes amis connaît un ingénieur avec qui il s'est si bien saoulé qu'il a fini par passer aux aveux : Softland ferait désormais dans le tourisme spatial ; ce serait "une aventure prodigieuse", "un rêve éveillé", "le monde de demain". Mon ami s'est souvenu de ces expressions pleines d'emphase que seul un ingénieur ou

un individu passablement éméché pouvait proférer. Au bout de sa nuit, l'imbibé a précisé son propos : la quintessence autoproclamée de l'espèce, autrement dit les plus influents et les plus riches, embarquerait on ne sait quand à bord de fusées gigantesques pour fuir notre planète malade afin d'édifier d'hypothétiques colonies sur Mars. Je me demande si les techniciens de la rue des Palombes sont au courant de ce projet dont ils seront évidemment exclus. Des sociologues expliquent que ce sont des foules absentes qui sommeillent dans des quartiers aveugles, mais personne ne sait rien des angoisses que dissimulent ces haies taillées, ces gémissements de tondeuses, ces murmures d'arrosages automatiques. La configuration et les ambiances de la rue des Palombes sont propices à la confusion, à l'amalgame et aux généralités. Pour preuve, parmi les techniciens occupant ces pavillons sans qualités, je connais une chanteuse lyrique, le plus grand collectionneur de boîtes de camembert de la région et un poète maudit – tout au moins me l'a-t-il un jour soutenu au rayon surgelés du Leclerc. Chacune et chacun, à sa mesure, paraît taillé pour l'angoisse. Il en est même, me suis-je laissé dire, qui la conjurent en arpentant la Zone.

PETITES MAINS LIÉES – Une centaine de mètres plus loin, rue des Grives, sans transition, nous changeons d'époque et de standing. Des maisons des années 1970, réhabilitées pour la plupart, hébergent des ingénieurs de Softland. Elles sont plus cossues, plus arborées que celles des techniciens, bordées de haies plus hautes, impénétrables, d'un vert presque aveuglant, sur lesquelles se projettent des reflets d'eau de piscines qui donnent à l'ensemble un caractère instable. Ces ingénieurs participent au projet de conception et de fabrication des fusées destinées aux nouveaux migrants de l'espace. Ressentent-ils l'angoisse, jadis identifiée par Ernst Bloch, de l'éventuel succès de leur projet de fuite spatiale ? Bloch imagine un ingénieur en charge de tester un refroidisseur capable d'atteindre des températures extrêmes ; peu à peu, il ressent une angoisse troublante, qui ne porte pas sur la peur d'échouer, mais sur celle de réussir... réussir à maîtriser la nature au point de la vider de tout mystère. Selon Bloch, la quantification scientifique du monde ferait perdre le contact avec les mystères du cosmos.

Référé au modèle des Lumières, le monde de l'ingénieur serait un territoire fini que l'on pourrait quantifier et maîtriser. Il n'est rien de tel avec les ingénieurs de la rue des Grives ; ils participent à un projet de migration spatiale dont ils sont exclus et qui, par conséquent, les condamne à mort. Quoi de plus angoissant qu'un projet les confrontant à leur propre fin ? Et même s'ils ne la redoutent pas, comment ne pas s'épouvanter du sort réservé à l'immense majorité d'humains qui ne pourra prendre place à bord des fusées de Softland ? Dans tous les cas, le territoire de l'angoisse s'étend, mais sans épuiser les mystères du cosmos. Bloch a écrit son texte en 1929, à une époque d'effervescence technologique qui voit l'émergence de la radio, de l'automobile, de l'aviation, du cinéma parlant, les débuts de l'électroménager, autant d'inventions marquées du sceau de la maîtrise. Il demeure attaché à un modèle cartésien où l'ingénierie consiste à se rendre maître et possesseur de la nature. Il n'imaginait pas qu'en 2029 les ingénieurs seraient les petites mains liées d'un cauchemar civilisationnel, renouant en mode traumatique avec les mystères du cosmos.

PALIMPSESTE – Plus loin, passé un rond-point sans nom (un élu local ou un artiste en résidence a cru bon d'y déposer un soc de charrue), j'emprunte une ancienne voie communale bordée de chênes et constellée de déchets, presque essentiellement des canettes de Red Bull, des paquets de cigarettes et des emballages McDo. À droite de la route se trouve une prairie où paissent des chevaux et un âne ; en arrière-plan, une allée de platanes mène à une ferme et à un verger bourgeonnant. Ce sont les vestiges d'un monde paysan que les techniciens et ingénieurs de Softland méconnaissent autant que les régions de Mars. Sans transition – la transition est bannie de la Zone, la prairie prend fin avec une immense dalle de ciment, récente de toute évidence. À côté, deux bâtiments labellisés "éco-responsables", dédiés à des activités tertiaires indistinctes, viennent de sortir de terre, là même où se trouvaient, l'an dernier encore, des gitans, expulsés à plusieurs reprises et revenus autant de fois à la charge ; là même où, il y a cinq ans – depuis toujours dans mon souvenir –, des moutons évoluaient entre des

arbres fruitiers. Sur un panneau, je découvre qu'une des entreprises, Amazonis, temple de bois et de métal aux allures de gymnase futuriste, héberge déjà des activités relatives au transport et au stockage de biens indistincts dans une chaîne d'approvisionnement indéfinie. Au demeurant, pourquoi le possesseur de ce bien éprouverait-il le besoin de justifier son activité alors que, si l'on excepte les salariés d'Amazonis, personne, absolument personne, ne s'y intéresse ? Quoi qu'il en soit, la quintessence de l'économie d'échange est bien symbolisée par Amazonis, soit une déconnexion totale des riverains – ceux-là mêmes qui occupent les zones pavillonnaires – de la chaîne de production, au point que cette société pourrait en toute discrétion se livrer à la vente d'armes ou au trafic d'organes. Ou à des forfaitures encore plus répréhensibles, que je n'ai pas assez d'imagination pour envisager. C'est flou, c'est possiblement transgressif, ça dépasse l'entendement. Pas d'erreur, nous pénétrons véritablement dans la Zone.

LE GLANEUR AUGMENTÉ – Les questions relatives à notre condition humaine sont souvent mal posées parce qu'elles sont émises depuis les centres-ville, comme un journaliste parlerait d'une guerre sans quitter son check-point. La Zone vous fait découvrir ce que personne ne voit plus, et avec un sens de l'ironie pour le moins inaccoutumé. Prenez l'œuvre de Proust, puisque je passe à sa hauteur. "Proust-Auto" s'entend, une casse-auto spécialisée dans l'enlèvement de véhicules et dans la revente de pièces d'occasion, située sur l'avenue Cimmeria, qui longe le secteur dédié à Softland et à ses sous-traitants. Proust est le patronyme de l'individu qui a créé cette casse devant laquelle passent quotidiennement des milliers d'automobilistes pour se rendre à l'échangeur n° 9 de la rocade. L'œuvre du casseur incite à relativiser celle de son homonyme, Marcel, le scribouilleur compulsif, qui paraît bien étrange dans la Zone, où l'on trouve plus d'usages à la durite et au cardan qu'aux tentatives pour sublimer la fuite du temps qui passe. J'imagine que, par un processus identique, pourrait se créer "la charcuterie Julien Gracq", "la poissonnerie Virginia Woolf" ou

encore “le Maxi-Discount Paul Valéry”. Il existe au demeurant un “Stendhal-pneu” à quelques kilomètres d’ici ; il s’agit d’un garage-auto spécialisé dans le montage et la réparation de pneumatiques, tenu par des gitans au visage noir et en bleu de travail – “Stendhal” étant le nom de la rue où se trouve leur activité. Voilà à quoi je pense ce jour-là en effectuant (déjà) un léger détour pour me rendre chez Leclerc acheter du foie de veau : aux télescopages improbables des êtres, des choses et des situations et à leur potentiel imaginaire dans la Zone. Ici, le hasard objectif des surréalistes se vérifie continûment et confine au génie. Au demeurant, les surréalistes évoluaient dans les grandes villes où tout était plus ou moins balisé ; dans la Zone, tout est différent ; elle est le territoire inconscient de la ville ; vous n’êtes jamais sûr de trouver ce que vous cherchez, jamais certain de chercher ce que vous trouvez. “Chercher” et “trouver” finissent ici par se confondre. La Zone transfigure le glaneur qui ne sort jamais indemne de sa promenade. Il ingère à mesure de sa marche une matière étrange. Dans des résidus en voie de putréfaction il entrevoit les traits de la vérité. Dans des rebuts mazoutés il se prend à rêver d’utopie. Dans un cloaque de déchets il surprend l’amour et ses fièvres.

PROGÉNITURE BAROQUE – Il aura suffi d'attendre quelques instants pour que la Zone produise sa première bizarrerie. Je ne l'avais pas vu de prime abord, sur le parking sombre et graisseux de Proust-Auto, dans la lumière fraîche de mars (c'est une rareté au vu du temps caniculaire qui s'abat sur la Zone depuis des mois), sur le bitume malade, entre un tas de feuilles mortes et un fragment de pare-chocs de berline : un crapaud, un crapaud anormalement gros, luisant à souhait, gris-vert et sombre. Beau, je ne sais pas. Intrigant sûrement. Recouvert de mystères et de pustules. Attend-il une princesse pour retourner à sa vie de palais ? Quoi qu'il en soit, son adipeuse saleté saute aux yeux. Est-il tombé dans un bac d'huile de vidange ? À moins que ça ne soit pas un animal… Le doute subsiste. Je m'approche ; la bête ne bouge pas, ne tressaille pas, ne respire pas. La confusion n'est plus possible, il s'agit d'une reproduction en plastique verni, plutôt efficace au demeurant. L'huile de vidange n'y est pas pour rien ; en même temps qu'elle a souillé l'amphibien factice, elle paraît lui avoir donné vie. L'effet de réel